



AMIT CHAUDHURI ET SI MARCEL PROUST ÉTAIT INDIEN ?

LE MOT DE L'ÉDITEUR



« Depuis longtemps nous avons oublié le rituel qui régla la construction de la maison qu'est notre vie.

Mais lorsque l'heure vient pour elle de subir l'assaut, et que s'abattent déjà les bombes ennemies, quelles antiquités exténuées et bizarres ne mettent-elles pas alors au jour, dans les fondations ! Qu'est-ce qui ne fut pas entièrement enfoui et sacrifié, sous les formules magiques ! Quel sinistre cabinet de curiosités s'étalera de tout en dessous, là où les fosses les plus profondes sont réservées à ce qu'il y a de plus quotidien ! Lors d'une nuit de désespoir, je me vis en rêve renouer une amitié fugueuse, une fraternité même, avec un de mes premiers camarades d'école, que je n'avais plus fréquenté depuis quelques dizaines d'années, et dont je me souvenais à peine, même en ce moment-là. Mais au réveil, je vis clair : ce que le désespoir révélait au grand jour, comme une détonation, c'était le cadavre de ce garçon emmuré là, et que je devais prendre cela comme une mise en garde : celui qui habite ici maintenant, pourrait bien ne lui ressembler en rien. »

Ainsi débute, chères lectrices, chers lecteurs, par une citation de Walter Benjamin, le long plan-séquence que constitue le septième livre d'Amit Chaudhuri. Pas d'intrigue, pas d'action, pas d'histoire, mais la Vie, selon le précepte cher à David Herbert Lawrence – le sujet de thèse de littérature de notre auteur à Oxford : *Nothing important but life*. Tout à la fois roman et manifeste, script d'un film de la nouvelle vague, balade et ballade, partition et improvisation, beignet

du coin de la rue et plat savamment épicé, *Ami de ma jeunesse* est avant tout un texte sur l'amitié, la jeunesse et Bombay – que jamais, au grand jamais, sous aucun prétexte et à aucun prix, notre auteur n'appellera « Mumbai ». Afin de ne pas risquer de « l'enfourer ni de la sacrifier sous les formules magiques », justement.

Amit Chaudhuri, dans ce roman, c'est vous, c'est moi, un jour coincé par hasard ou par nécessité, dans la ville de notre enfance, en train de regarder – au milieu du chemin de notre vie – l'amitié qui s'estompe, le paysage qui glisse, les plaques tectoniques qui se meuvent, engloutissent ici, découvrent là. Difficile de ne pas évoquer le clin d'œil à *l'Amie de mon enfance* – avec un « e » – d'Alice Munro. Les deux auteurs partagent la même chronologie floue pour mieux se concentrer sur le détail en bas à droite de la tapisserie monumentale. Les grands thèmes (mondialisation, attentats de 2008, pauvreté chronique) ? Évacués. Mais c'est pour braquer le projecteur miniature sur les interstices de la ville et, du coup, mieux en révéler les failles et les faillites. Les prises de conscience fulgurantes et de joie pure, aussi. « Marcel Proust indien » d'après Hilary Mantel de la prestigieuse *New York Review of Books*, Amit Chaudhuri est un enfant du rock autant que du raga et de la gharana. « Cauchemar des éditeurs », ce bizarre et unique Amit Chaudhuri ? Pour nous, il est, au contraire, un rêve, un espoir, un cadeau.

Valentine Gay

QUESTIONS À AMIT CHAUDHURI



Un écrivain n'est pas un travailleur comme les autres.

Amit Chaudhuri, tout au long de votre récit, vous appelez la ville Bombay, son nom anglicisé, « colonial », et non Mumbai, son nom officiel en Inde depuis 1995. Pourquoi ?

Je ne pense pas davantage à « Bombay » comme à un nom colonial que les Anglais ne pensent aux Romains qui ont fondé « Londinium » chaque fois qu'ils prononcent le mot « Londres » dans la conversation. « Bombay » fait partie intégrante de mes souvenirs, de mon enfance, fait partie de ce qui m'a forgé, et j'ai contribué, en retour, à la forger. Un changement de dénomination à l'initiative des populistes de droite intervenu quand j'avais trente-trois ans ne saurait effacer à mes yeux ni ce nom ni cette enfance. De la même façon, on ne devrait jamais pouvoir empêcher les gens qui parlent marathi de se référer à leur ville en tant que « Mumbai », ainsi qu'ils l'ont toujours fait.

Ces deux vers d'un poème de Baudelaire ont inspiré Julien Gracq, André Breton : « La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel ». Les reprendriez-vous à votre compte ? Supprimeriez-vous « hélas » ?

J'aime ces vers – merci pour cette citation. Tout comme ma réponse, ils prennent place dans l'histoire de la modernité que nous partageons, qui est animée par le changement et l'éphémère. La vie est courte, et pourtant nous présumons toujours que notre milieu et notre quartier seront éternels. Comme c'est ahurissant de découvrir qu'ils ne le sont pas, et que, par conséquent, nous ne pourrions jamais les connaître entièrement ! La mélancolie, ou ce fameux « hélas », est bien forcée alors d'accompagner nos rencontres avec ce changement constant, mais j'entends aussi ce « hélas » comme une affirmation, un soupir d'étonnement.

Vous êtes écrivain, professeur de littérature, critique influent, et aussi militant : vous organisez des colloques où il est question d'activisme

littéraire, de déprofessionnalisation. Est-ce une façon de proclamer que les écrivains n'ont pas à être « rentables », qu'ils ne sont pas des travailleurs comme les autres ? Et dans ce cas, comment leur permettre de vivre ?

Un écrivain n'est pas un travailleur comme les autres, non, pas plus qu'un artiste de quelque bord que ce soit d'ailleurs, pour la bonne et simple raison qu'il n'existe pas de jugement *a priori* de la valeur de son travail, ni même de sa raison d'être. C'est le travail lui-même qui plaide en sa propre faveur. L'écrivain habite aussi le monde selon une autre temporalité : comme nous le savons, la plupart des écrits dont nous entendons parler aujourd'hui, y compris les plus célèbres, finiront aux oubliettes. D'un autre côté, nombre de ceux que nous connaissons à peine se révéleront un jour ou l'autre, quand nous ne serons plus là, centraux pour l'époque à laquelle nous vivions. Les œuvres de création possèdent une altérité, et vivent selon un calendrier qui leur est propre. Comment saisir la signification profonde d'un domaine aussi étrange et singulier, sinon en ne tenant rien pour acquis – c'est peut-être cette attitude que vous considérez comme « militante ». Un écrivain peut gagner sa vie par toutes sortes de moyens. Mais c'est le boulot de l'éditeur de vendre les livres, c'est lui, l'éditeur, qui en est responsable, et non l'écrivain, contrairement à ce qui est souvent établi de nos jours.

Comment recevez-vous cette filiation avec Marcel Proust qui vous est régulièrement attribuée ?

Je crois que ce fut d'abord dans des revues américaines, puis dans la mention du Los Angeles Times Book Prize ; puis Hilary Mantel dans la *New York Review of Books* ; et enfin le philosophe Charles Taylor qui me l'a dit en personne. À ce moment-là, en 2005, la gentille remarque de Taylor a beaucoup compté pour moi, à une époque où je devais me battre pour faire en sorte que mon travail existe, comme c'est toujours le cas, d'ailleurs. Mais je n'ai lu qu'un tout petit peu de Proust. Je crois que j'ai surtout été formé par la poésie et par le cinéma.

Vous êtes aussi musicien et chanteur. Votre texte est comme une longue vocalise. Écrivez-vous en musique ?

Quelle jolie façon de le décrire ! Je suppose que c'est vrai, il peut sonner

comme des vocalises, étant donné son exploration de motifs récurrents et ses pauses pour reprendre haleine. Je n'écoute jamais de musique quand je fais quoi que ce soit qui requiert mon attention, parce que j'écoute vraiment, je me donne entièrement à la musique. Les seules fois où j'écoute de la musique en faisant autre chose, c'est quand je suis sous la douche, l'esprit entièrement libre, désencombré. Alors je peux être totalement attentif à la musique.

Vous dites à la toute fin du livre que, à dix-sept ans, vous avez commencé, dans un cahier bleu, une histoire que vous n'avez pas continuée. « Et comme ce début m'avait ravi, tout développement fut exclu. » Un livre est-il donc pour vous le développement d'un début qui ne vous a pas ravi ?

Non, il a fallu que je trouve un moyen d'écrire des livres qui, à mes yeux, maintienne intacte jusqu'à la fin l'impression d'indéfinition et de sursis des premières pages.

Face à un détail de ferronnerie d'art d'une grille victorienne, votre ami Ramu s'écrie : « Voir ça, ça me transforme ! » Avez-vous envie parfois de pousser un tel cri ? Devant quoi ?

Tout le temps. Cela m'arrive en ce moment tous les jours, ici à Paris, à Château-Rouge, tandis que je croise des flâneurs d'Afrique de l'Ouest, rue Poulet. Si je savais d'avance ce qui va causer cet émoi, cette excitation, cela ne se produirait pas.

Propos recueillis par Sophie Chérier.

RÉSUMÉ

Dans la ville et le pays qu'il a quittés il y a trente ans, dans la jeunesse qu'il a quittée il y a longtemps, il est de retour. Il vient présenter son dernier livre, donner un concert, et aussi échanger deux paires de chaussures, pour sa mère et sa femme.

Tout a changé à Bombay. Partout règne le désir énergique d'acheter et de vendre. Dans le quartier où il a vécu enfant, un pont est apparu, des tours snobent les villas, l'aluminium remplace le bois, « et le geste d'ouvrir une fenêtre est effacé de la carte du monde ».

Pourtant, rien ne change. Car c'est avec Ramu qu'il déambule, s'étonne d'un détail architectural, s'émerveille d'un plat parsi. Ramu, son seul ami d'ici, qui a survécu à une overdose et s'est enfui du centre de désintox où on le frappait. Ramu, qui excellait en boxe, en gym et n'est devenu champion que de son propre échec. Ramu toujours disponible, qui lui a dit un jour, face au portail de leur ancienne école : « C'est pas pour tout le monde, la vie. »

Avec qui d'autre errer, *lost in translation*, dans ce paysage de ruines invisibles devenues des fondations, dans la ville qu'il n'aimait pas mais à laquelle il appartient, définitivement ?

DANS LA PRESSE

Amit Chaudhuri a, comme Proust, perfectionné l'art du moment.

Hilary Mantel, New York Review of Books

Une prose langoureuse, elliptique, magistrale.

Salman Rushdie

Chaudhuri a prouvé qu'il pouvait écrire mieux que quiconque de sa génération.

Jonathan Coe

À la fois roman et manifeste, une œuvre de fiction sur l'amitié, la jeunesse et Mumbai. Mais, en réalité, une sorte d'anti-roman : un livre sur l'échec de la fiction à rendre compte de la réalité du souvenir.

The Guardian.

AMIT CHAUDHURI

*This
Is Not
Fusion*

« **LE CHANT M'INSPIRE,** mais ma prose, avec ses pauses et ses redémarrages incessants, est également influencée par la musique occidentale. »



IL APPREND L'ART DES TAGORE SONGS, dont sa mère est l'une des représentantes les plus illustres de sa génération, et sort un album, *This Is Not Fusion*, sur le label de Jazz indépendant Babel Label.

L'INDE EST LE PAYS INVITÉ DU SALON DU LIVRE DE PARIS EN 2020.

2020

En 2019, il est l'invité pendant un an de l'antenne française de l'université Columbia, le Columbia Institute for Ideas and Imagination. Parisien pour une année, il habite dans le 18^e arrondissement.

Il obtient de nombreux prix littéraires dont le Commonwealth Literature Prize et le Los Angeles Times Book Prize et a été membre du Man Booker Prize for Fiction.

*Jimi
Hendrix*

« De retour en Inde après mes études en Angleterre, j'ai recommencé à écouter de la musique occidentale – Jimi Hendrix jouant du blues. On aurait cru du raga pentatonique ! Un matin, alors que je m'entraîne à chanter un raga Todi, j'entends le riff de "Layla" dans les notes que je chante. Je me suis dit "Est-ce que je peux transformer ça en une exploration musicale ou une composition ?" C'est ainsi que mon projet *This Is Not Fusion* est né. »

**EN LIBRAIRIE
LE 28 AOÛT 2019**

AMI DE MA JEUNESSE
Traduit de l'anglais (Inde)
par Simone Manceau
192 PAGES – 21 EUROS



Éditions GLOBE – groupe *l'école des loisirs*

RELATIONS & COMMUNICATION LIBRAIRES
Marie Labonne
marie.labonne@editions-globe.com

RELATIONS PRESSE
Agence Anne et Arnaud
Arnaud Labory :
arnaud@anneetarnaud.com
06 22 53 05 98

DIFFUSION FRANCE
Flammarion
87, quai Panhard-et-Levassor – 75013 Paris
01 40 51 31 00

GLOBE
11, rue de Sèvres – 75006 Paris
01 42 22 94 10 – contact@editions-globe.com

RETROUVEZ TOUT NOTRE CATALOGUE
www.editions-globe.com